

La Maison-Dieu, 181, 1990, 131-142

P. DUPLOYÉ

DEUX HOMÉLIES INÉDITES

LE Père Duployé, mort à Paris le 27 mars 1990, a fondé, avec un autre Dominicain des Éditions du Cerf, le P. Roguet, d'abord le Centre de Pastorale Liturgique de Paris (1943), puis la revue *La Maison-Dieu* (1945) et la collection *Lex Orandi* (1944-1971), continuée par les collections *Rites* et *Symboles* (1974-1988) et *Liturgie* (à partir de 1990).

Il se passionna, à la suite notamment de Lambert Beauduin, de Romano Guardini et d'Odo Casel, pour la restauration de la vigile pascale, réalisée par Pie XII, pour celles de la concélébration et de la communion au calice, décidées par Vatican II. C'est à lui que nous devons l'idée et le nom de « pastorale liturgique », qu'il dirigeait à la fois contre une pratique et une vision non pastorale de la liturgie, et contre ceux — il en existe encore — qui jugeaient que des paraliturgies étaient bonnes pour la prière du peuple de Dieu.

Dans toutes ces « choses liturgiques », comme il disait, il a vu des réalités constitutives de l'homme chrétien, l'a exprimé avec une plume admirable, et a fait du CPL naissant un milieu de pensée et d'action liturgique extraordinairement créateur, grâce en particulier à son intensité

de culture et à son sens de la Tradition. On peut encore fréquenter ce milieu des premières années et en recueillir la sève en lisant *La Maison-Dieu* et les autres publications du CPL, ainsi que le beau livre du P. Duployé *Les origines du Centre de Pastorale Liturgique*.

Après cinq ans, le P. Duployé quitta le CPL, où aux côtés du P. Roguet, Mgr Martimort lui succéda comme directeur. A ce dernier il écrivait, quarante ans plus tard, en mars 1988 : « Comme vous le dites si bien, c'est seulement la beauté des liturgies éternelles qui doit à nos âges nous occuper. Mais je n'oublie pas, je ne puis vraiment pas oublier les liturgies qui nous ont déjà réunis sur la terre et qui ont comblé notre âge mûr. »

Après ses années au CPL le P. Duployé se tourna vers l'étude de la littérature religieuse française, avec une thèse sur *La Religion de Péguy* (1965) et onze années d'enseignement aux États-Unis. Comme l'a bien dit le P. Saffrey (*La Croix*, 7 avril 1990), « au fond il poursuivait d'une autre manière la même intuition. Il voulait rendre à la littérature sa place dans le royaume de Dieu et lui faire une situation en théologie. Parce que la littérature est une vision du monde liée à un ensemble cohérent d'images, on s'aperçoit que la Bible elle-même est une littérature, et que les rapports de la pensée religieuse avec les images qui l'expriment se forment dans les "Saintes Lettres" et les "Belles Lettres". Retrouver les conditions d'expression de la vie chrétienne dans les chefs-d'œuvre de la littérature était aussi assainir les conditions de l'existence chrétienne. »

On trouvera ci-après deux prédications du Père Duployé, faites dans l'église de son couvent de l'Annonciation, à Paris vers 1980. Dans leur originalité, la première au moins mérite la comparaison avec la mystagogie des Pères, sur laquelle on peut trouver des pages si profondes dans *Les Origines du Centre de Pastorale Liturgique*.

P.-M. GY

Catéchèse sur le « *Dominus Vobiscum* »

Ce qu'on peut attendre de la prière liturgique — je dirai plus : de la philologie liturgique — c'est qu'elles nous apprennent à nous conduire en hommes, à nous traiter les uns les autres en hommes, à nous parler d'homme à homme, *humaniter* ¹.

Si vous voulez bien m'accorder votre attention pour quelques instants, sous l'apparence insolite du propos, je vous promets de vous montrer que la liturgie, qui a fait des générations d'hommes et de saints — soyons modestes et vrais : qui a fait l'Europe — est encore capable de faire de vous des hommes. J'entends par homme, selon la définition antique, l'animal et le seul animal qui sache converser avec ses semblables ². L'art

1. Les études littéraires modernes usent utilement de la distinction entre le texte et ce qu'elles appellent l'extra-texte. Je propose d'appeler ici « texte » le sermon lui-même et « extra-texte » les présentes notes.

Du point de vue de la rhétorique, il est impossible d'alourdir un texte destiné au public par la moindre technicité. Mais enfin, il faut qu'elle y soit, et qu'elle se fasse constamment deviner et même désirer. La plupart des sermons sont devenus insupportables parce qu'ils sont uni-dimensionnels. Ils sont plats, ou en trompe-l'œil. Derrière le texte, il n'y a rien, et on n'attend rien. Je crois que la culture de l'orateur, sacrée ou profane, détermine la qualité (pauvreté ou somptuosité) de l'étoffe dans laquelle il découpe son sermon. Longtemps c'est l'humanité classique qui a fourni ce drap : celui de saint Augustin, de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire, de Newman, de Péguy, de Chenu. Cette tradition de la rhétorique chrétienne est devenue de nos jours anachronique et désuète : elle a été rendue impossible par un biblisme anti-humaniste, intempérant et sectaire.

Quant au genre littéraire dont je voudrais ici me réclamer, c'est celui de Newman dans ses *sermons universitaires* d'Oxford, des *Universitätspredigten* de Guardini. La tradition est encore vivante à la Cathédrale de Strasbourg.

2. Robert Mauzi, *L'idée du bonheur au XVIII^e siècle*, Paris, 1960, et le merveilleux éloge de Voltaire par Nietzsche, *Le Gai Savoir*, paragraphe 101.

de la conversation où un homme est parvenu mesure très exactement celui de son humanité.

Ma thèse est la suivante. Quand, à la messe ou à l'office, il nous a été donné de parler une heure avec Dieu, ce sont les hommes qui, les premiers devraient recevoir le bénéfice de cet *admirabile commercium*. Ce sont les mœurs divines qui nous garantissent des mœurs vraiment humaines.

Dans la Liturgie, on peut distinguer entre les éléments qui changent avec les temps du jour et de l'année, et les structures fondamentales, les rites et les gestes qui ne se renouvellent pas au fil des jours : le signe de croix, ou la récitation de la prière dominicale. J'ajoute aussitôt un troisième exemple parce qu'étant le plus banalisé, il me fera mieux comprendre : le salut mutuel, au cours de l'assemblée liturgique, du *Dominus vobiscum*. Le Seigneur soit avec vous, et avec votre esprit ! C'est cette seconde catégorie, celle des éléments stables, qui constitue un des miracles les plus évidents de la liturgie : la jeunesse éternelle de sa quotidienneté. Je veux dire par là que plus ces paroles et ces gestes sont quotidiens, plus ils sont stables, et plus leur anamnèse se renouvelle, comme celle de l'aigle. Il en est d'elle ce que le Psaume 118 dit de la Loi : sa récitation matérielle durera plus que les temps, elle usera la patience et l'amour des hommes. Elle n'est ni ancienne, ni moderne : elle est neuve³. C'est très vrai, par exemple du canon de la messe. J'en appelle à tous les prêtres, à tous les vieux prêtres qui sont là, dans ces stalles. Plus on dit la messe, plus elle est neuve, avec une espèce de transparence créatrice que le plus heureux et le plus immortel des textes poétiques n'arrive pas à anticiper. Cela émerveillait Newman. Tous les textes s'usent, les textes sacrés comme les autres. La messe, pas. A l'exception des cantiques

3. *Novitas*. C'est la catégorie essentielle du temps chrétien. C'est la catégorie pascale et pentecostale.

Ce couple *ancien moderne*, qui nous vient de la Renaissance du 17^e et 18^e siècles français suppose un tout autre contexte. Pour ne rien dire des catégorisations modernes, sociologiques, et vraiment barbares.

bibliques, des psaumes, des béatitudes, du *Pater*, connaissez-vous un texte qui pourrait résister à l'épreuve de la récitation quotidienne et monotone ? Certainement pas le *Cantique des Cantiques* ⁴...

« *Dominus vobiscum ! Et cum spiritu tuo !* ⁵ Nous disons cela à la messe et à l'office dix fois par jour depuis des années. Je ne connais pas de salutation plus fraîche, plus émerveillée, oui : plus amoureuse que celle-là. Ceux qui l'ont inventée à l'usage des hommes, ce sont les anges de l'AT. A la différence des hommes, mêmes religieux, ces charmantes personnes que sont les anges prennent toujours le temps d'être polis, ou, comme le disait le beau latin médiéval : gracieux, *gratosi*. Quand on les voit aller et venir au service des hommes, que ce soit Abraham, Tobie ou la gentille petite fille de Judée qu'on appelle Marie, ils sont toujours aussi imposants que ceux de l'icône de Roublev, ou aussi plaisants que ceux de Giotto et de Fra Angelico. Ces anges sont des merveilles d'humanité. C'est très difficile d'exprimer cela : ils ne sont pas pressés, ils viennent de très loin et cependant, avant de parler, ils prennent le temps de regarder et de se taire.

« C'est qu'ils viennent de quitter la cour du roi, et que selon ces trois mots merveilleux de Dante, en toutes choses ils agissent *comiter, convivialiter, curialiter* ⁶.

4. Cette opposition de la lecture biblique et de la lecture liturgique n'est pas rigoureuse, ni satisfaisante. Tout de même.

5. Je ne m'étends pas sur l'idée même de « bénédiction » : *benedicere*. Bien dire et dire des choses bonnes.

— Péguy considère à Chartres que la grâce générale de décontraction qui l'a saisi dans la cathédrale se traduit par un besoin de « bien dire » : *Et tout n'est que bonjour et salutation*.

6. On trouvera dans les dictionnaires de Du Cange et de Forcellini (entre autres) toutes les références utiles, mais rien ne vaut la lecture directe de Cicéron, en particulier de son *De Oratore* (= l'homme cultivé, l'homme vraiment poli).

La *Comitas* c'est la « cortesia », la « benignita », la « gentillezza » italiennes. Cicéron : *Erat in illo viro comitate condita gravitas*.

La *convivialité* n'a qu'un rapport dérivé au fameux « banquet ». C'est, plus simplement, le fait de vivre ensemble dans un collège,

Mais nous, qu'est-ce que nous faisons, dans nos stalles ou autour de l'autel ? La liturgie byzantine le dit, au moment le plus sublime de son action : « ... Nous qui mystiquement nous apprêtons à faire le métier chérubique. » Il faudrait nous souvenir de cette référence non seulement avant ou pendant la messe, mais après. Elle n'est jamais prescrite et elle apporterait une limite évidente à la trop facile humanisation de la liturgie, en nous gardant de toute jovialité, ou trivialité, ou familiarité. Il suffit d'avoir admis une fois pour toutes avec Odo Casel que la messe n'est pas un rite naturiste ou un banquet comme ceux des phratries des révolutionnaires français du 19^e siècle, mais un mystère cultuel, un *Kultmysterium*, pour savoir quand on raisonne et quand on déraisonne en la matière. Le baiser de paix en est un exemple un peu libertin. Nous ne nous approchons de l'autel de Dieu qu'après nous être embrassés les uns les autres. Croyez-moi : ce baiser cultuel est un baiser rituel, un baiser sacré : c'est celui qui nous vient de *l'Altarkuss*, du baiser à l'autel. C'est certainement un *Kultkuss*, et pas celui du marivaudage sacré⁷. C'est un baiser de paix qui n'a rien à voir avec celui du couple de Rodin dont le moulage provocant orne aujourd'hui les quais du métro de Varenne. C'est pour l'avoir oublié que certains catholiques américains se rendent si ridicules à ce moment de la messe. Je ne parle pas des étudiants catholiques : c'est certainement le moment de la messe qu'ils considèrent comme agréable. *Sweetness !*

un convict, un *convivium*.

Quant à la *curialitas*, ce sont les manières que l'on prend à la cour et que l'on ne saurait prendre ailleurs. Les *curiales* ce sont les palatins — ou les courtisans (mais au sens que le mot avait pour Erasme, Machiavel et pour Castiglione dans son fameux *Cortegiano*, 1578). Il s'agit de la Florence des Médicis, et pas du Versailles de Louis XIV, et certainement pas de l'Elysée de Giscard-d'Estaing.

7. Je renvoie à plusieurs études admirables de F.J. Dölger, d'un accès malheureusement difficile, et qui n'ont pas été traduites.

Le Seigneur soit avec vous !

Aux États-Unis on juge une banque à la manière dont elle répond au téléphone. Nos anciens ne parlaient pas d'accueil. Ils le pratiquaient. Plus fortement encore : ils le montraient. Y a-t-il quelque chose de plus beau à San Marco de Florence que l'image du Christ pèlerin ? De plus beau ? Non : de plus reposant. Et, toujours à San Marco : l'admirable maintien de la Vierge et celui de l'ange de l'Annonciation. Je te salue Marie, pleine de grâce. *Gratiosa*. Oui, le Seigneur est avec toi, que le Seigneur soit avec vous. Il y a des célébrants ou des hebdomadaires qui vous envoient cela — *ingrati, ingrata* — à la manière de la demoiselle du téléphone : comme s'ils voulaient vous arracher l'oreille droite.

Ave Maria gratia plena. Dominus tecum. — Ces salutations ne devraient être ni âpres, ni doucereuses, ni sentimentales. — *Canentes dulciter hymnos.* — Dire doucement des choses douces. J'ajoute : dire sévèrement des choses éternelles. *Sancta severitas*. Dans la liste des qualificatifs lapidaires qui caractérisent l'anthropologie de l'homme romain, l'un des plus beaux, l'un des plus aujourd'hui méconnus, c'est qu'il est sévère : *severus*. Ce nom fut finalement celui d'une dynastie.

Pieux, doux, tendre, sévère. Voilà notre lexique et notre programme. Il suffit d'être attentif aux mots que nous entendons au chœur et autour de l'autel. Le Seigneur soit avec toi : et avec lui, la douceur, la tendresse, la sévérité.

La France possède le saint de cette théologie et de cet humanisme, mais on n'en parle guère : c'est François de Sales qui a créé, à l'usage de Jeanne de Chantal, le mot dont il signait ses lettres : *cordialement*⁸. Cela vaut bien l'horrible *sincerely* des hommes d'affaire américains et de leurs belles secrétaires.

8. Ce n'est pas François de Sales qui a créé ce mot, mais c'est lui qui l'a introduit dans les cercles de l'humanisme dévôt.

Pour le jour de l'An 1981

Être lumineux de bonheur ! On faisait remarquer à saint Séraphin de Sarov qu'il était tout lumineux. Il répondit : « Ce n'est pas étonnant puisque le royaume de Dieu est au-dedans de moi ! » L'enfer, c'est l'existence absurde, mais le ciel, c'est l'existence graciée, le rétablissement et la réconciliation de toutes choses. Le ciel est là où Dieu est totalement Dieu. Mais si Dieu, de par le libre vouloir de l'homme, réussit à prendre pied sur cette terre misérable, déjà, là où il est et dans la mesure où il est le ciel, le ciel sur la terre, a déjà commencé. « Maman, ma douce colombe, disait le frère tuberculeux du Staretz Zozime, ne pleure pas, je vivrai encore longtemps parmi vous, nous allons encore beaucoup nous amuser, et la vie est tellement gaie, tellement joyeuse !... Ne pleure pas, la vie est le paradis, et nous sommes tous au paradis, seulement nous ne voulons pas le reconnaître. Mais si nous voulions le reconnaître dès demain, le monde entier deviendrait un paradis. » Que puis-je donc faire de mieux, mes frères, puisque je suis l'interprète de votre clergé en cette messe du premier jour de l'an, que de vous souhaiter le bonheur, ni plus, ni moins. Mot devenu si étrange aujourd'hui que les chrétiens eux-mêmes éprouvent comme une gêne et même une honte à le prononcer encore ! Et pourtant c'est un mot qui nous vient directement de l'évangile, et dont nous n'avons ni à rougir ni à nous excuser. C'est un mot qui figure au lexique de saint Paul, de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Pascal — « nul n'est heureux comme un vrai chrétien » — c'est un mot que le Père Lacordaire osait encore faire entendre à son auditoire de Notre-Dame de Paris : « Je vous apporte le bonheur »... Chaque génération chrétienne a les mots qu'elle peut ou qu'elle mérite. Ma conviction est que nous ne ferons, aujourd'hui, jamais assez d'efforts pour réintroduire celui-là, mot et chose, dans la langue, dans la pensée et dans la vie des chrétiens. Commençons donc cette année nouvelle par une invocation solennelle à ce

Dieu inconnu et vénéré. Donnons-lui seulement son vrai nom.

La foi, racine de notre être surnaturel, la foi est connaissance du vrai Dieu. Être athée, c'est la disgrâce suprême. Se tromper sur la vraie nature de Dieu, un malheur qu'on paye toujours cher. Connaître le vrai Dieu, connaître ce Dieu tel qu'il est, voilà le premier des bonheurs. Cette année, prions donc Dieu d'entrer dans son mystère. Faisons honneur à la foi de notre baptême. Plus heureux que tant d'autres, nous avons fait la rencontre du Dieu vivant, de ce Dieu Père, qui a créé et racheté par amour, de ce Dieu Fils, le seul ami des hommes, le médecin pitoyable et philanthrope, de ce Dieu Esprit, qui est la lumière de nos cœurs, le père des pauvres, la fontaine rafraîchissante, l'hôte de nos âmes, le merveilleux consolateur. Faire l'expérience vécue de ce Dieu-là, c'est voir sa vie changer, c'est approcher ses lèvres de la drogue de l'immortalité, c'est entrer dans la tendresse. Pour cela, croyez-moi, rien n'est dur. Mais encore faut-il vouloir sérieusement se convertir à ce vrai Dieu, et entendre ses béatitudes : une bonne fois, préférer l'action de grâce à la neurasthénie, la joie à la luxure, le bonheur au plaisir, l'esprit à la chair, la sainteté au divertissement, la charité à l'égoïsme, la vie à la mort. Cette foi au Dieu des chrétiens se concrétise en la foi au Dieu Providence. Dieu nous aime. En toutes choses, nous sommes plus que vainqueurs. Rien ne nous arrive qui n'ait été voulu. Au lieu de nous impatienter, essayons de découvrir ce que Dieu est en train de faire avec nous : tout est écrit d'avance. « C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant, c'est ce que vous ne trouvez pas amusant qui est le plus drôle. »

Cette foi chrétienne est une réalité collective. Vaste monde ma paroisse. Nous sommes tous responsables de la foi les uns des autres. Et vous savez qu'il n'est même pas nécessaire de vous interroger sur l'évangélisation de la Chine : l'aumônier diocésain de l'Action Catholique ouvrière tient à votre disposition des statistiques impitoyables.

« J'espère que vous me donnerez votre grâce en ce monde et le bonheur éternel dans l'autre. » Quelle étrange formulation ! Si j'osais, je dirais qu'elle est responsable de tous nos malheurs. Mais pas du tout ! Le bonheur éternel, certes, mais aussi, et déjà, d'une même coulée, le bonheur en ce monde. Que la liturgie soit, ici comme toujours, notre véritable école, à penser et à sentir juste ! Elle ignore absolument ce faux spiritualisme. *Laetitia mentis et corporis. Sanitas mentis et corporis.* La santé, la joie, le bonheur du corps comme de l'âme, de la vie présente comme de la vie éternelle. Le génie de la liturgie se traduit dans ses grandes intentions de prière comme dans le régime de bénédictions dont elle entoure la terre.

Prions donc notre grand, notre bon, notre cher Dieu, comme l'Église nous apprend à le faire : sans raffiner. Prions pour que cette année, chacun mange à sa faim et que tout le monde boive à sa soif, pour que chacun ait un toit et connaisse la douceur d'une vraie maison, prions pour que la guerre prenne fin et que le budget qu'on lui consacre serve enfin à faire le bonheur des hommes, prions pour que le cancer soit enfin guéri et que les sanas de tuberculeux achèvent de se vider, que la neurasthénie sous toutes ses formes, violentes ou mondaines, soit partout dépistée et soignée, que la bombe atomique, tout comme le tremblement de terre, la peste et la famine de nos grandes litanies disparaisse de la pensée et jusque du vocabulaire des hommes. Prions pour que les barrages ne submergent plus les villes. Prions pour que la terre donne ses fruits, que l'hiver ne soit pas trop rigoureux, que les gelées ne viennent qu'au bon moment, et que, le moment venu, nos greniers, nos

granges et nos caves regorgent de ces beaux et nobles fruits de la terre que Dieu fit pour notre émerveillement.

Prions pour que l'ordre public ne soit pas troublé, pour que le Règne de Dieu arrive sur la terre, que les aveugles voient, que les pauvres soient vraiment évangélisés et consolés pour que le Malin desserre un peu sa terrible étreinte et que la terre, ainsi délivrée, redevenue un jardin : la vie est si courte et le monde est si beau, il y a tant de choses merveilleuses à lire et à voir, tant de belle musique à entendre, tant d'amis amusants à visiter, tant de plaisirs à imaginer pour les autres, tant de cadeaux à choisir avec amour, tant de pays à visiter, tant d'enfants à faire rire, tant d'hommes au sourire duquel il faudrait accorder son propre sourire... Oui, tant de choses incroyablement bonnes et douces à imaginer et à réaliser !

Les constitutions apostoliques. T. I (Livres I-II), T. II (Livres III-VI), T. III (Livres VII-VIII). Introd., texte critique, traduction et notes par Marcel Metzger. (Sources chrétiennes, 320, 329, 336). Paris, Le Cerf, 1983-1987 ; 356, 416, 308 p.

Longtemps négligée, rejetée comme entachée d'arianisme par le concile Quinisexe de 692 (canon 2) et par le patriarche Photius (Bibl. 113) cette vaste compilation, construite selon toute vraisemblance à Antioche aux alentours de 380, apparaît de plus en plus comme un document d'une importance extrême tant par ce qu'elle a transmis en les adaptant à une situation nouvelle de textes canoniques et liturgiques des tout premiers siècles chrétiens, que par le témoignage qu'elle porte sur « le désaccord de la foi populaire et de la théologie vivante dans l'Église chrétienne » (cf. J. Lebreton, *RHE* 19, 1923, p. 481-506 et 20, 1924, p. 5-37). Ces deux aspects ont été excellemment mis en lumière par M. Metzger dans sa thèse de doctorat dont l'essentiel a été repris par lui dans les introductions aux tomes I et II de la présente édition et dans les notes, succinctes, dont il a accompagné la traduction. Établie sur une tradition manuscrite plus étendue que celle utilisée par ses prédécesseurs (Luriganus, 1863, reproduit dans *PG*, 509-1156 et Funk, 1905)